

Tu lis

Toi sur un banc vers midi, un de ces jours des années soixante où le printemps clame sa lumière aux prés et où les moineaux fusent au ras des murets dans un souffle de vent.

Tu offres au printemps tes jambes blanches et lisses avec, leurs sandales ôtées, tes pieds libres de respirer sur la pierre après un long hiver; et ta petite robe bleu ciel en lin, et tes cheveux retenus par une pince, le front brillant d'étoiles.

Tu lis un livre, la tête penchée sur les pages qui tremblent dans l'air comme la toile d'une voile en haute mer, les yeux fixés sur le noir entrelacs des lignes, entre tes doigts, du papier devenu chair à ton contact. Le héros s'enfuit suivi par des chiens après avoir vu ce qu'il n'aurait pas dû, il se réfugie dans tes mains moites de chaleur et d'émotion; ou bien deux chiens errants, frétilant de la queue dans une gare, quêtent nourriture et jeux tandis que l'employé de la fourrière halète à leur poursuite (on dirait Aldo Fabrizi dans *Gendarmes et voleurs*) et siffle comme dans les dessins animés pour enfants. Nous sommes maintenant assis sur le canapé, toi près de moi, dans les effluves du goûter qui

parfume l'atmosphère : l'arôme du chocolat au lait couvre l'odeur de renfermé des velours et des tapis sur lesquels il est interdit de jouer.

Combien de temps encore durera cette fuite ? Le héros mourra-t-il sur la dernière marche de la passerelle de l'avion pour les Bahamas, mèche au vent, parmi les dollars qui s'envoleront de la mallette ouverte, avec son air d'enfant trop précoce et plutôt beau garçon qui fait battre le cœur des filles comme toi quand elles rêvent encore d'un prince – quelle que soit sa couleur pourvu qu'il se montre bien bâti, tout en muscles et doté d'une inguérissable tendance à se fourrer dans le pétrin pour s'en sortir toujours sans une égratignure ?

Et toi qui aurais voulu lui dire combien te plaisaient son petit sourire fanfaron, sa tête à claques, sa ride d'expression sur la joue et cette fossette au menton ! Mais déjà son visage s'éloigne en fondu, la musique enfle sur le générique de la fin et toi tu pleures dans le noir au fond de ton fauteuil, et tu ne sais ni pourquoi ni pour qui un dimanche encore se termine avec ce creux au cœur.

Pourtant tu es toujours là aujourd'hui, dans mes souvenirs, et tu cries, les yeux collés au papier, quand pénètre en toi une noire boucle d'encre. Alors tu t'en nourris et déglutis sans une grimace, avec la douleur muette des puits, pour que chaque mot te caresse dans le silence de tes entrailles tant que tu vivras, pendant que le lac se tait dans ton dos, alanguie tel un sphinx d'argent. Et puis vienne le noir, vienne le néant.

Le brochet blessé

Le lac a débordé. Les pluies torrentielles de ces derniers jours ont gonflé ses bords, et la digue a cédé. À présent, sur la pelouse du parc où je cours, vers Schiranna⁴, l'eau a envahi l'herbe en formant des mares où poissons et vers se confondent avec la pelouse striée d'algues verdâtres qu'agite un ressac.

À fleur d'eau, un fragment de tronc déposé sur la rive par le courant dessine une silhouette d'alligator aux mâchoires entrouvertes défiant la sarabande des moucherons sur ce marécage. De son cou vert émeraude, un oiseau lance régulièrement un gémissement rauque terminé par une voyelle ouverte en "a", lettre d'air, de soulagement, d'aise.

Mais plus vers l'intérieur, au cœur du parc et des arbres, le pied enfonce soudain dans des épaisseurs de vase cachées sous la verdure : ce sont les pluies, mais aussi l'épanchement du lac, qui remontent des couches profondes de la terre, comme un mucus tenace affleurant en secrets remous d'écume parmi les pâquerettes et les herbes folles.

Et si ce n'est de l'eau, c'est peut-être l'urine émise, telle une excrétion rituelle, par une "figure sacrée" que le lac,

immense vessie secouée de spasmes, a fait jaillir en arrosant la terre dans la douloureuse volupté d'une miction : pour devenir un autre, pour délivrer le sol de sa sécheresse.

Je regarde la surface de l'eau, bave immobile que le soleil chauffe derrière les broussailles où les cygnes font une toilette paresseuse à l'ombre des saules, sur les galets du rivage. Aucun geyser, pas une embarcation ne rident le flot. Rien qu'un calme instable dans les reflets d'argent. Où peut bien errer maintenant, entre pierres et vase au fond du lac, le grand brochet blessé saignant dans le silence ?

L'hôte hostile

Dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Émile Benveniste a montré que le mot latin *hostis* désigne en même temps l' "hôte" et l' "ennemi", nous rappelle Remo Bodei (*Sotto il regno della Paura* – " Sous le règne de la Peur " –, " Il Sole 24 ore ", dimanche 25 mai 2008).

Je repense à un wagon d'un train des lignes Nord, il y a quelques années.

Trois enfants roms et leur grande sœur sur le trajet Laveno-Milan, fin de l'hiver, pluie.

Le plus petit a une tignasse de cheveux noirs, les joues rouges, des yeux très vifs; turbulent et joyeux, il ne tient pas en place; sa petite sœur, plus tranquille, lit une B.D. en caressant la tresse qui retombe sur sa poitrine frêle et balance ses jambes sur le siège, comme chantant une cantilène à voix basse. L'aînée, un peu autoritaire et déjà fanée, tient dans ses bras son petit frère d'un an qui tire ses boucles d'oreille et ses cheveux gras, en bavant allégrement sur son épaule nue (prémices d'une petite dent).

Personne n'est assis près d'eux: méfiance, agitation, odeur de sueur. Tout à coup, entre les stations milanaises *Bovisa*

et *Bullona* (et ensuite *Domodossola*), la plus grande sort d'un sac un linge blanc où elle dispose leur manger, sans couverts : tranches de saucisson, petits fromages frais, quelques morceaux de pain.

Les enfants se rapprochent pour tenir cette "nappe", formant une table avec leurs genoux. Quand le petit ébouriffé, sans attendre le rituel, allonge une main pour prendre le fromage et le porter à sa bouche, il reçoit une gifle foudroyante qui met en feu sa joue déjà échauffée par les jeux. Il pleure et rit, avalant ses larmes avec les miettes. Puis le repas commence une fois que tout a été bien disposé sur le linge blanc comme au centre d'une tente.

Ces regards qu'une bouchée suffisait à rendre heureux, dans un wagon guère plus propre que les enfants, m'ont renvoyé le visage de la faim, celle de nos aïeux débarquant – hôtes hostiles – à New York dans les années vingt ; celle des hommes descendant du train à Turin, en Allemagne, en Suisse, avec leurs valises ficelées pleines de gros caleçons de laine épais d'un doigt et de bocaux d'olives : mêmes yeux, même histoire. Puisse leur mémoire ne pas sombrer dans le lac.